

Aix 27 janvier 1896

Monsieur et honoré collègue

J'ai reçu votre lettre et je vous remercie de ne pas m'avoir oublié, ce que j'aurais pu paraître avoir mérité. Cette lettre qui m'a fait plaisir est en même temps pour moi la cause d'un vif regret. Depuis un an ou deux, ma Santé a laissé beaucoup à désirer. J'ai suffi seulement aux exigences du professorat et c'est ainsi que malgré mon désir et mes promesses, je n'ai pas

trouvé le moyen de faire sur vos idées
pédagogiques l'article que je projetais
et que j'ai même annoncé dans les
Annales des Universités du midi. Enfin,
cette année, après avoir essayé de
reprandre mon enseignement, j'ai senti
qu'il fallait céder à la nécessité et
je viens de prendre un congé pendant
lequel mon médecin (et la nature)
me conseillent de garder un repos
presque absolu. Il s'agit d'une
anémie nerveuse comme il m'est déjà
arrivé d'en avoir une crise il y a
une dizaine d'années à mon retour

d'Allemagne et elle m'a tenu assez
longtemps dans l'impossibilité de faire
presque aucun travail suivi. S'il ne
s'agissait que d'écrire quelques pages
de compte-rendu d'un livre, j'e pourrais
peut-être me hasarder à accepter votre
offre obligeante et encore ne serait-ce
peut-être pas très-prudent. Mais je
vois qu'il s'agit d'un véritable article
pour lequel j'aurais passablement à
travailler, car je ne connais pas
directement Fichte. Dans ces conditions,
il faut que je me résigne bien à
contre-cœur à décliner l'intéressant
travail que vous m'offrez et à vous

offrir mes excuses attristées. Si ma
santé se rétablit comme on me
l'assure, je reviendrai à vous et
j'espère que vous voudrez bien me
faire bon accueil.

Voilà justement deux ou trois
jours que je n'ai pas vu Ducros
qui m'approuvera de vous renvoyer
ici ses amitiés. Je vous prie d'agréer
avec mes remerciements l'assurance
de mes sentiments dévoués — un
dévouement pour le moment très
platonique —

Georges Dumesnil